

La Vie Intellectuelle

RENAN et... NOUS

par Edouard BERTH

On vient de célébrer le centenaire de Renan ; démocrates et royalistes se sont chamaillés sur le point de savoir qui, des partisans de la démocratie ou de la monarchie, avait le plus de droits de revendiquer, comme un maître, le fameux auteur de la *Vie de Jésus* et de la *Réforme intellectuelle et morale*. Pour les démocrates, il reste évidemment, avant tout, l'auteur de la *Vie de Jésus*, bien que l'anticléricalisme de Renan soit très différent de celui d'un Voltaire, et qu'au jugement même d'un Mgr d'Hulst, Renan ait contribué largement à répandre chez nous une manière de prendre la question religieuse bien plus intelligente, plus profonde et plus respectueuse et rendu ainsi impossible la critique « homaisienne » ; depuis Flaubert et Renan, ces deux grands libéraux, qui firent partie de cette élite de la bourgeoisie libérale dont, sous le Second Empire, le *Journal des Débats* était l'organe et qui dînait chez Magny, à la critique voltairienne, considérant la religion comme une simple invention des prêtres dupant des masses ignorantes, s'est substituée la critique historique, qui regarde la religion comme une manifestation essentielle de l'âme humaine et digne, à ce titre, d'être traitée, non par la raillerie superficielle et niaise, mais avec tout le respect dû aux créations spontanées de la conscience. Renan n'est plus Voltaire ; le sec rationalisme français du XVIII^e siècle a fait place, sous l'influence de la critique allemande et de Hegel, à une intelligence historique qui est bien plus compréhensive, plus large, et je le répète, plus respectueuse ; et, de cela, nos catholiques devraient être, au fond, reconnaissants à Renan : ils continuent, cependant, à le ranger, au même titre que Voltaire, parmi les ennemis de la religion, comme si le respect historique témoigné par Renan au christianisme leur paraissait, en définitive, plus injurieux et plus irrespectueux encore que la raillerie de Voltaire.

Nous devons nous souvenir, pour comprendre cette apparente injustice des catholiques, non seulement de cette singulière alliance, chez nous, du dogmatisme et de la frivolité, signalée par Renan dans son fameux article sur la *Théologie de Béranger* (*Questions contemporaines*) et dont l'effet curieux est souvent de rendre plus voisins l'un de l'autre qu'ils ne le croient eux-mêmes le catholique intransigeant et le libéral, tous deux ayant au fond supprimé l'inquiétude de l'infini qui est l'essence de la religion, celui-là par son dogmatisme assuré, et celui-ci par sa frivolité essentielle. Cette frivolité le fera, à l'article de la mort, tout poltron et le réconciliera *in extremis* avec l'Eglise, d'où les palinodies et apostasies finales de tant de nos esprits soi-disant forts, — tandis que le véritable philosophe, que la critique historique a cuirassé, garde jusqu'au bout toute la liberté et toute la sérénité d'une pensée plus religieuse en dernière analyse que celle de tous les dogmatiques, mais inaccessible à leurs assauts et n'y répondant que par le sourire d'une politesse supérieure et transcendante, un sourire qui semble précisément au dogmatique l'injure suprême et vraiment insupportable. — Nous devons, dis-je, nous souvenir de cela, mais nous devons aussi nous demander, pour apprécier tout à fait convenablement l'attitude des catholiques vis-à-vis de Renan, si la religiosité de l'auteur de la *Vie de Jésus* n'est pas quelque peu équivoque et si ce Breton, que semble tourmenter le besoin de l'infini et à qui la philosophie allemande a peut-être artificiellement infusé un respect des questions religieuses que le fond gascon



Bois gravé, extrait de la revue allemande
« Menschen » (Hommes).

de son tempérament ne comportait sans doute pas et qui s'est imposé de ne pas paraître libéral pour essayer de dissocier l'association toute française du libertinage et de la libre-pensée et se donner ainsi plus d'autorité dans ses attaques contre l'Eglise, en sorte que, quoi qu'il en ait et quoi qu'il veuille bien dire, Voltaire grimacerait sous son large sourire transcendantal de philosophe germanisant, — si ce Breton, répéterons-nous, posant quelque peu au pasteur protestant et voulant introduire dans le monde français une sorte de christianisme libre, précurseur du modernisme, était bien sérieux.

Je rappelle le jugement sévère que notre Proudhon a porté sur lui, tant dans son *Jésus* que dans sa *Correspondance* : « Quant aux hommes de l'école de M. Renan, écrit Proudhon (*Jésus*, p. 96) qui bafouent la croyance et insultent à l'esprit révolutionnaire, ils sont nos ennemis à tous. Leur idéalisme n'est que corruption ; c'est la mort du droit comme de la piété ; c'est le mépris de toute chose divine et humaine érigé en dogme ; l'égoïsme empoisonneur, obscène et lâche, qui souille de son venin tout ce que les hommes respectent, soit à titre de vérité et de droit, soit à titre d'inspiration et de foi. Dieu et les hommes, la religion et la justice, le Christ et la Révolution, sont également outragés dans ce livre et ce sera l'éternel opprobre que la fortune dont il a joui ». Et dans la *Correspondance*, (supplément publié par M. Edouard Droz, de Besançon, lettre à Gustave Chaudey), on peut lire également ceci qui est un vrai réquisitoire (p. 101) : « Un jour, on siffle M. Renan ; le lendemain, on l'accable de vivats. Et pourquoi ce revirement subit ? Parce que M. Renan, un peu empêtré de ses succès impériaux, a